

Voyage en monde imaginaire

Par

Lucile Thouret

Fougère d'argent Katherine Mansfield 2016

Les rues sont bondées de monde et oppressantes, bien que le temps soit maussade et le vent transperçant.. Je regarde autour de moi, me sentant comme étouffé par toute cette foule bruyante et chaotique ou l'un bouscule l'autre sans y prêter attention. Je presse le pas jusqu'à mon immeuble délabré et pousse le battant. Je monte quatre à quatre les escaliers déjà bien plus silencieux que l'extérieur puis j'entre chez moi. Enfin je me sens un peu mieux. Il est dix-neuf heures et je n'ai plus qu'une hâte : traverser mon minuscule salon particulièrement laid, passer devant la cuisine et me retrouver devant cette porte dont j'ai rêvé tourner la poignée tout le jour. Je la pousse religieusement et me voici devant ce lieu tant chéri qu'est mon immense lit. Alors je me jette sur le matelas moelleux, resserre mes bras autour de l'édredon si doux, enfonce mon visage dans mon oreiller à m'en étouffer. L'odeur douce et propre de mes draps que je respire à pleins poumons me ferait presque ronronner, et des frissons, comme lors de belles retrouvailles, me parcourent le corps. Je colle mon torse maigre au matelas comme pour me faire engloutir. Je suis maintenant totalement serein et, me calmant peu à peu, je me laisse happer par le sommeil.

Le soleil est alors fort et persistant bien que je n'ai pas chaud. Je me vois dans un champ, bordé d'une forêt de sapins où se trouve au centre une petite maison semblable à un chalet. Une petite fille en sort puis vient vers moi en courant et souriant, sourire tellement adorable entouré de ses tâches de rousseur. Alors je m'observe me lever sur mes longues jambes musclées et j'entoure délicatement la petite fille de mes bras. Ce moment est extrêmement satisfaisant, car c'est ma sœur que je n'ai pas revue depuis longtemps. Ce moment semble durer une éternité, ou bien être très court mais voilà qu'un son strident me déchire les tympan. Je me redresse soudainement dans mon lit, me rendant compte que ce n'est qu'un rêve et je cligne plusieurs fois des yeux. Je me lève, il me semble que je suis bien plus grand que d'habitude. Je n'y prête pas attention puis je me répare. Me voilà soudainement dans la rue sans me rappeler d'y être descendu et je me dirige vers mon lieu de travail. Je regarde autour de moi : l'endroit est bien plus calme et propre que d'habitude. Je regarde un panneau publicitaire, mais le texte est brouillé ; mes yeux se ferment d'eux-mêmes plus je m'en approche mais le slogan est toujours aussi indescriptible. Alors je me rappelle que cela ne peut

signifier qu'une chose... L'excitation me gagne peu à peu. Je me concentre et je lève lentement les mains à la hauteur de mes yeux. Je les regarde et je vois qu'elles sont floues et déformées. Je souris de bonheur en sachant enfin que je suis dans le monde le plus merveilleux qui soit. Je pose alors violemment le pied à terre et crée une brèche dans le sol ; de l'autre, je me propulse vers un ciel somptueusement bleu et je m'arrête lorsque je peux voir l'intégralité de la ville. Celle-ci est plus petite que dans la réalité, et elle est entourée d'une nature luxuriante. Je me mets à grelotter lorsque je sens une bourrasque puissante parcourir tout mon corps. Le froid est tel... Que je me réveille d'un bond mais cette fois-ci dans ma vraie petite chambre. La fenêtre grande ouverte au-dessus de mon lit laisse le vent et la fine pluie refroidir mon matelas et tous mes membres. Je la ferme prestement, puis m'assieds sur le sol sec. Une pile de livres sur les expéditions de Christophe Colomb est maintenant totalement fichue. Je soupire, me passant une main sur le visage. Les voyages de cet homme me faisaient littéralement rêver, et perdre ces ouvrages me mets en colère bien que je les connaisse par cœur. Je rappelle tant que je peux mon rêve ; je suis réellement fière de moi. J'ai réussi à apparaître au même endroit que dans mon précédent rêve (c'est à dire dans mon immeuble) et à continuer mon rêve lucide. Durant celui-ci, je comprends que je suis dans mon imaginaire mais que je peux faire aussi ce que bon me semble ; j'expérimente depuis plusieurs mois cette forme de rêve. Au début, j'ai eu bien du mal, mais j'ai finalement trouvé quelques repères pour savoir où je suis : comme regarder mes mains ou tenter de lire. Je passe plusieurs minutes encore à me remémorer les plus infimes détails, et il me revient subitement à l'esprit que j'étais censé aller travailler. Je saute dans mon bleu de travail que j'arrache à mon armoire, et me voilà parti en courant.

J'arrive à mon ridicule local d'entretien d'une société d'assurance où il est pompeusement écrit sur la porte : « local de la maintenance d'hygiène », et je m'affale sur une petite chaise, le souffle saccadé. Mon patron a toujours eu beaucoup d'humour, et c'est ainsi que j'aperçois, attachée au balais, une petite carte accompagnée d'un bouquet de roses rouge vif où il est inscrit « *Joyeux licenciement* ».

Je reste là, bouche bée, ne sachant que faire.

Alors la secrétaire vient vers moi puis, sans un mot, me prend le bras et me dirige lentement vers la sortie.

Je rentre chez moi, toujours abasourdi ; déjà que j'arrive avec peine à payer mon loyer, ça va être difficile maintenant.

**

Plusieurs jours passent et un flot d'événements m'engloutit sans que je puisse m'y préparer. J'ai finalement été expulsé de chez moi sans cérémonie (ce qui peut se justifier vu que j'ai manqué

trois loyers à la bonne femme) et dépossédé de tout mon mobilier soit disant en «dédommagement». Je ne me suis rebellé que pour mon lit ; j'avais fait des pieds et des mains pour le garder lui et ma merveilleuse couette, qu'on m'a finalement laissés de mauvaise grâce. J'ai traîné sur quelques mètres mon immense lit jusqu'à un terrain vague proche, ce qui m'a pris la journée complète. Les pieds sont maintenant tout abîmés et une des lattes s'est cassée, mais j'ai réussi à conserver le blanc immaculé des draps. Je l'ai déplacé sous une vieille et large plaque de PVC ondulée, à l'abri des intempéries. J'observe le soleil qui se couche doucement, laissant derrière lui une traînée rose pâle pendant que je mâche consciencieusement un sandwich pris chez moi. La nuit tombe et je me glisse sous les draps ; je m'enroule fort dans l'édredon.

Je me retrouve au-dessus du centre de la ville, dans le ciel. La crevasse que j'ai faite la dernière fois est toujours là.. Ce qui m'aide à me rappeler où je suis. Je regarde mes mains floues et je comprends que je suis dans mon rêve. Je regarde autour de moi, et je vois à nouveau ce paysage qui m'est familier, pourtant si étrange, car de nombreuses choses sont modifiées de la réalité sans que j'arrive à les discerner. Je reviens au sol, et je savoure ces nouvelles sensations. J'ai vu une forêt proche de la ville mais qui m'est étrangère ; je décide d'aller l'explorer. Arrivé au pied des immenses arbres dont je n'ai pas pu définir la nature, je tente de percer les ténèbres de cette forêt si sombre. Je n'arrive pas à voir plus loin que le bout de mon nez, et je m'y enfonce de plus en plus.

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans mon rêve, ni depuis combien de temps je marche, mais je ne ressens aucune fatigue. La végétation semble changer à chaque pas : une fois de grands sapins se dressent au-dessus de ma tête, une autre fois des palmiers ou biens encore des bouleaux s'étirent. L'immensité verte regorge de bruit d'animaux inconnus et de nombreux insectes brillants qui volent sans me toucher une fois. J'arrive finalement à mon plus grand étonnement au bord d'un océan. Je suis hébété par cette splendeur ; l'eau est limpide et calme, le sable est fin et chaud : le tout dans un silence le plus parfait. Je longe le rivage tout en pensant à ce nouveau monde. Si celui-ci n'est pas crée que par mon imagination, comment se fait-il que je ne le connaisse pas ? Comment se fait-il que je l'explore tel le monde réel sans jamais savoir où je vais ? Pourquoi ne puis-je pas le modeler comme bon me semble? Devant toutes ces questions sans réponse, je me mets à douter et à paniquer. Alors je perds subitement le contrôle de la situation ; le ciel devient noir et la mer se déchaîne, la forêt devient encore plus sombre et menaçante : un vent puissant en sort, qui hurle à glacer le sang et qui me repousse vers les flots. Un immense tourbillon apparaît au milieu de l'eau, et je suis irrésistiblement happé par les flots.

Je roule au sol et je me cogne contre une pierre ; je viens de tomber de mon lit. Mon rêve, premier magnifique rêve où j'ai réussi à rester conscient aussi longtemps a tourné au cauchemar. Le

jour est là depuis bien longtemps vu la hauteur du soleil. Je sors discrètement du terrain vague pour qu'on ne me voit pas, et je pars trouver une boulangerie. Après un petit pain chaud, je retourne dans mon lit, ne sachant que faire : je me rendors.

J'ouvre les yeux mais je vois flou. Tout est bleu sombre autour de moi, et le seul son qui me parvient est un bruit de gargouillis étouffés. J'ai l'impression d'être en apesanteur, mon corps ne pèse rien. Alors, j'aperçois un bleu bien plus clair et je me dirige vers lui. Je bas doucement des pieds et des mains pour avancer, mes cheveux sont repoussés en arrière et de fines bulles de gaz s'accrochent à ma peau. Je perce la surface de l'eau sans avoir besoin de reprendre ma respiration et je me dirige vers le rivage. C'est la même plage que dans mes souvenirs : mais quels souvenirs ? Je n'arrive pas à savoir où je suis et je m'assieds dans le sable. Je m'étire et je vois un court instant mes mains passer devant mon visage... Ce qui me suffit pour me rappeler où je suis. Je me redresse et j'observe la forêt de crainte de voir réapparaître le vent infernal, mais rien. Je me rassure et j'observe encore une fois les alentours. J'aperçois une montagne pelée qui se dresse à l'horizon, entre la forêt sombre d'un côté et l'océan de l'autre. Je veux continuer mon exploration, et je décide de prendre en direction de la montagne. J'avance encore et encore le long du rivage jusqu'à ce qu'un amas de rochers, d'une couleur presque rouge, me bloque le passage. Je vais les contourner par la forêt, mais une idée me traverse l'esprit : si j'étais dans un rêve, bien plus de choses devraient être possibles que dans la réalité... Alors, comme lors de mon premier grand saut dans le monde imaginaire, je me propulse dans les airs, je survole ces grandes pierres, et je continue ainsi à voler. Ma joie est immense et la sensation indescriptible ; je vais de plus en plus vite et de plus en plus haut. Mais malgré cela, la vision que j'ai de l'île reste minime comme si les contours sont brouillés, effacés. Je me dis alors que mon esprit invente au fur et à mesure ce monde ; mais à l'évocation de cette pensée, le même schéma se reproduit. La tempête éclate, et je suis violemment jeté au sol avec ce même vent qui me pousse à l'eau.

Je me retrouve assis dans mon lit, et je grommelle. Si je n'arrête pas de me poser des questions sur l'origine de ce rêve, je serais inévitablement expulsé de celui-ci. J'estime qu'il doit être aux alentours de dix-neuf heures, car le ciel vire au bleu foncé. Je n'ai même pas faim et je m'ennuie terriblement ; alors je me couche et je dors d'un sommeil sans monde imaginaire.

Plusieurs jours passent, environ deux semaines. Je suis sale et affamé, mais je ne peux me résoudre à aller mendier. Mes excursions dans mon esprit sont devenues bien plus fréquentes ; j'expérimente de nouvelles choses à chaque nouveau rêve. J'y apprends que je peux absolument tout faire, mis à part modifier le paysage et faire apparaître des objets, bien que ces derniers apparaissent

étrangement au moment où j'en ai besoin. J'apprends aussi appris à me poser moins de question, ce qui rend la durée des rêves encore plus longue. J'arrive à la montagne pelée mais n'y trouve rien d'intéressant en elle-même ; en revanche, son flanc qui plonge dans la mer offre un magnifique bateau de bois. C'est ainsi que s'est passé mon dernier rêve. Je ressemble maintenant à une vieille loque avec ma barbe folle, mes cheveux hirsutes et mes vêtements qui commencent à se déchirer. Je vais finir comme les livres sur Christophe Colomb : un contenu intéressant mais tellement abîmés à l'extérieur qu'il faut les jeter. Cette idée est si ridicule qu'un rire gras sort de ma gorge en plein milieu de la rue. Les personnes me regardent comme si je deviens fou ; et bien peut-être qu'ils ont raison.

La nuit tombe mais je suis toujours là, à errer dans la ville, sans but précis à part quelques poubelles bien remplies. Ce soir est calme et chaud; c'est ainsi que je me laisse tomber doucement dans les bras de Morphée.

C'est la tête appuyée sur le sable chaud que je retrouve mon monde adoré.

Je pars vers la mer et je m'asperge le visage d'eau. Je souris de plus belle lorsque je vois mon charmant reflet dans l'eau ; j'ai retrouvé les cheveux noirs de ma jeunesse et plus aucunes rides de fatigue n'altèrent l'harmonie de mes traits. Le navire est toujours présent ; je me lance vers lui en courant et j'apprécie la vigueur de mes mouvements. Je monte à bord après avoir examiné toutes les gravures et incrustations du bois et à mon plus grand étonnement, le bateau n'est pas des plus récents mais il date de la fin du moyen âge : c'est une caravelle. Je me rappelle bien de ce bateau, mais où l'ai-je vu ? Aucune idée. Je suis terriblement excité à l'idée de prendre le large, puis je commence à observer cet étrange navire sous toutes les coutures avant de m'arrêter brusquement dans mon élan : à l'autre extrémité se dressent plusieurs individus. Leur silhouette est floue, et je n'arrive pas à distinguer leur visage en contre-jour. Alors, sans un mot, ils se mettent à larguer les amarres, à hisser les voiles, et finalement à tous s'asseoir loin de moi. Je comprends qu'il me faut diriger le navire et je m'approche du gouvernail ; lorsque je l'effleure, le vaisseau part à toute allure. La conception du temps est totalement impossible dans ce monde, et je ne peux encore une fois pas dire combien de temps s'est écoulé sur ce bateau. Mais lorsque j'aperçois une ligne brune à l'horizon, j'exulte malgré un bruit de fond persistant. Je me retourne, mais je suis brusquement tiré de mon voyage.

Des néons tournoient autour de moi, je ne sais plus où je suis. Deux hommes sont penchés au-dessus de ma tête et hurlent des choses incompréhensibles. J'ai peur, puis mon champ de vision se dégage lorsqu'ils partent après avoir posé à mes côtés un plateau-repas. Je tente de me redresser mais je suis trop faible. Je regarde mes mains osseuses parfaitement visibles, puis le drap blanc, le

sol blanc, le mur blanc et enfin le plafond blanc. Je suis à l'hôpital. Je n'ai aucune faim, je jette la nourriture au sol et j'arrache la chemise en plastique si désagréable. Je veux me rendormir immédiatement. Je suis trop proche du but pour m'arrêter maintenant, où en tout cas trop excité à l'idée de ce que j'allais découvrir. Un infirmier entre, je lui demande un somnifère. Il refuse tout d'abord, mais j'insiste tant qu'il finit par céder. Il revient quelques instants plus tard avec une petite boîte blanche. Je vois écrit sur son badge : «stagiaire». Alors, je lui demande de me laisser la boîte, et du fait de son inexpérience, il accepte. Je fais mine d'en prendre un, et j'attends qu'il sorte. Puis je remplis ma main de ces petites gélules bleues et oranges, et je les engouffre dans ma bouche sans une seconde d'hésitation.

Je sais que cela me tuera sûrement, et pourtant, je mets délicatement ma tête sur l'oreiller et je place mes mains sur ma poitrine.

J'essaye de m'endormir avant que les cachets ne fassent effet, pour rester à tout jamais dans ce monde imaginaire.

Une lente torpeur engourdit tout mes membres, ma respiration ralentit, et mon esprit décroche lentement de la réalité...